

JÉRÔME PEIGNOT

MA PART



D'INFINI

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Jérôme Peignot

MA PART D'INFINI

Postface de Jacques Sojcher

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

MA PART D'INFINI

Je l'ai souvent trouvée dans le pas d'un cheval

Ouvrage publié avec l'aide
de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Couverture : Damas Froissart
Mise en page: Mélanie Dufour
© Les Impressions Nouvelles – 2021
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

*L'infini de l'amour
et l'infini tout court sont le même.*

LIMINAIRE

Je dis ici ou plutôt je vais tenter de dire les trois temps de ma vie de grand vieillard lucide qui vit donc en communauté avec la mort.

Comme je me suis efforcé de le faire mon existence durant j'ai veillé à subir mes lectures. Tout à coup dans la rue je me suis dit : Pascal, Épictète, Mallarmé... il faut que je le lise et, toute affaire cessante, descendu de l'autobus, je cherche une librairie, trouve le livre sur lequel j'ai jeté mon dévolu et le lis. Alors le texte que je dévore m'apporte très exactement la pâture dont j'avais besoin. Par lui confirmé dans ce que je pense depuis toujours sans l'avoir assez pensé, je me sens moins isolé et plus encore : confirmé dans mon être. La liberté dont nous disposons de lire ce que d'avance nous entendions rend au monde ses véritables dimensions.

Curieusement ou plutôt non, tout normalement, mon écriture procède de la même liberté. Autrement dit, comme je suis ce que je lis je subis ce que j'écris et qui, dès lors, tient naturellement la page et me grise.

Enfin, assis dans mon fauteuil le temps d'un rayon de soleil d'automne dans les branchages du tilleul, de l'arbre d'or de la cour, je me convaincs que j'ai lu les livres que je devais lire et écrit les pages que je devais écrire, souvent les unes par les autres. Goûtant ainsi d'un incontestable sentiment d'infini, je dispose de la preuve que j'ai vécu la vie que je devais vivre.

I.

LE MOT DE PASSE EST POÉSIE

D'autant plus que je ne vais pas tarder à être confronté à l'infini, je me suis efforcé de me le représenter conceptuellement et, pour se faire, de prendre connaissance des propos des maîtres en la matière. C'est ainsi que dans *l'Encyclopaedia Universalis* j'ai lu sur le Net des textes de Plotin, Hegel et avec davantage d'attention, ceux d'un Philosophe mal connu mais qui avait fait de l'infini le centre de sa réflexion : Giordano Bruno. Bien, qu'il se soit inspiré de l'hermétisme de Pinandre et d'Asclepios il ne fut ni un occultiste ni un illuminé. Au prix d'arguments tarabiscotés, il avait absolument tenu à donner la primeur à l'esprit. « *C'est à l'intellect, avait-il écrit, qu'il appartient de juger et de rendre compte des choses que le temps et l'espace éloignent de nous* ». Ainsi, fort du fait qu'il se targuait d'avoir « *une intuition d'un infini en acte* », après avoir dit que le « *franchissement de la limite de l'univers ne faisait que relever l'infini extensif qui le précède ontologiquement* », il a cru qu'il pouvait dégager peu à peu « *les enseignements de cette expérience perceptive pour l'élever par abstraction à la technique argumentaire propre à dégager l'idée d'une limite ultime et infranchissable impensable sans contradiction* ». Comment ne pas être déçu par ce jargon qui, tout à la fois, dit tout et rien du sujet qu'il soulève. D'une formule Bruno finira par avouer son échec : « *Dieu est une abstraction creuse* » écrit-il.

C'est alors qu'il aurait dû reconnaître que, tout compte fait, l'infini ne pouvait s'appréhender qu'au travers des sentiments, ceux consécutifs à l'amour, à l'art et à l'écriture pour n'évoquer que les principaux. L'écriture, justement qui par ses tournures le mettait sur cette voie. Ne parlait-elle pas de la joie infinie de se sentir dans sa plume ? Mais, à cette solution là notre homme n'y a pas même pensé.



Parmi les spéculations que l'on a faites sur les nombres entiers, l'un des plus célèbres a été la recherche, déjà fort ancienne des carrés magiques.

16	3	2	13
5	10	11	8
9	6	7	12
4	15	14	1

« Le carré magique d'ordre 4 gravé par Albert Dürer dans le livre Mélancolie est dit parfait car la somme des chiffres de chaque ligne, longueur, hauteur et diagonale est toujours 34. Si on additionne les chiffres connexes quatre à quatre on trouve également 34. On possède aujourd'hui la formule générale qui permet de composer des carrés d'ordre quelconque. Dans l'œuvre de Dürer la Mélancolie se trouve liée à l'idée de mesure du temps (le sablier, la cloche, le chien qui dort), de l'espace (le compas, la pierre à pans coupés

rectilignes, la sphère), du poids (la balance). Enfin pourvu d'un compas l'angle mesure. Il mesure quoi ? Que dire d'autre que l'infini ?

D'autres messages à contenu moins concret peuvent également comporter des chiffres. Nous voulons parler ici des messages dont le décryptement doit, en principe, révéler aux initiés les voies secrètes menant à la vérité. Pour les pythagoriciens, par exemple, le nombre étant le support de la vérité, il est le maillon de la chaîne qui constitue la prison dans laquelle l'unité divine a renfermé l'univers. Certains de nos contemporains n'ont pas renoncé à percer les mystères attachés aux chiffres mais ils utilisent un vocabulaire rénové, inspiré de la psychanalyse qui leur permet désormais de s'interroger sur « la symbolique des nombres dans l'inconscient »¹.

Si j'ai repris ce texte du mathématicien Adanoff, c'est parce qu'il était mieux habilité que moi à évoquer le sujet et surtout à le circonscrire, la perfection de ce graphisme invitant aux affabulations les plus saugrenues.

On n'a pas trouvé quelles explications donner à ces trouvailles. Si on les avait découvertes cela aurait fait beaucoup de bruit, un tapage tel qu'il répondrait du savoir que les hommes les auraient acquis, à savoir du pourquoi de leur vie sur terre, de ce qu'ils sont vraiment et de ce qu'ils ne savent pas et, qui sait donc, de ce qu'il en serait d'eux après leur mort, à supposer qu'il y eut quelque chose à connaître à ce sujet. Et si, plutôt, en ne disant rien que la perfection ces carrés magiques disaient tout ?

¹ *Le chiffre* par Jérôme Peignot et Georges Adanoff réalisé par les Editions Pierre Tisné. Hors commerce. Réservé aux amis du Crédit Lyonnais, 1969



Aujourd'hui j'ai fait un pas considérable dans ma lutte contre la mort ou, plutôt, ma volonté d'acclimater mon existence d'homme de quatre vingt-treize ans en possession de toute sa conscience, pourvu de quoi vivre et sinon en bonne santé, du moins connaissant une vie supportable. Qu'est-ce que je veux démontrer. Je n'en sais trop rien. Ma trame c'est la lecture des livres que je découvre dans ma bibliothèque et que je n'ai pas lu ou, du moins, crois n'avoir pas lu. La lecture m'est aussi indispensable que l'air que je respire encore. Pour le reste je me suis persuadé qu'il n'est pas tout à fait inutile, peut-être même important de suivre les fluctuations intellectuelles d'un vieillard encore lucide, heureux d'avoir découvert d'oublier sa crainte de ne pas mourir avant d'atteindre la centaine et même au-delà. Et si j'allais mourir de ne pas mourir ? J'ai conscience que j'en prends le risque. De toute façon je n'ai pas d'autre solution de vie. Enfin, et surtout, je me dis qu'au moins une fois quelqu'un aura tenté, à l'avant-veille de sa mort, de saisir ce qui ne l'avait encore jamais été : le laisser aller de la pensée à l'état absolument pur.



Le récit que, dans le *Coup de dés* Mallarmé fait de ce marin qui, pris dans un ouragan, se prépare de son mieux à anticiper sa mort, n'a pas été analysé comme il le mérite. Qu'on en juge enfin avec un peu de sérieux. Se sachant perdu, cet homme se saisit de ce qu'il lui faut de cordage pour, tant bien que mal, les yeux dans les yeux d'un ciel étoilé (pour avoir « fait » beaucoup de bateau je sais que, même par mauvais temps, la nuit peut scintiller de toutes ses étoiles) anticiper le moment où il

se perdra dans cette infinitude. Et si, cette mort, en effet, il était possible de mentalement la contrôler à la faveur d'une illumination, d'élucider le grand mystère de l'univers ?

Ce n'est guère plus d'un an avant sa mort que Mallarmé a écrit son poème. À croire que cette mort, lui aussi la sentant venir, il entendait la décrire. Ce qui incite à le croire c'est le traitement typographique qu'il fait subir à ses alexandrins. Eclatés, pourvus de tout un appareillage de blancs dont les dimensions se réfèrent toutes au douze typographique de Didot, ils évoquent les halètements d'une respiration qui se cherche. Dans le même temps, ils sont comme la préfiguration de l'éblouissement dont il est déjà le spectateur. Interrogé par Valéry au sujet de ce qu'il avait voulu faire avec le *Coup de dés*, Mallarmé a répondu : *Le calligramme de l'Univers*. Ainsi, tout porte à croire que ce que le poète a voulu nous donner à voir n'en serait rien d'autre que la mort. Bien sûr cette référence au calligramme n'était qu'une métaphore évoquant la concentration intellectuelle dont il avait fait preuve pour « élever enfin une page à la puissance étoilée » comme devait le préciser Valéry.

Dans sa préface au *Coup de dé*, Mallarmé, obsédé à l'idée que l'on saisisse bien quel avait été son propos, écrivit : « ... *Dans un acte où le hasard est en jeu c'est toujours le hasard qui accomplit sa propre idée en s'affirmant ou se niant. Devant son existence la négation ou l'affirmation viennent échouer. Il contient l'absurde, l'implique, mais à l'état latent et l'empêche d'exister : ce qui permet à l'infini d'être ; d'être enfin « fixé »*. Un peu plus tard, s'adressant à Gide cette fois, il écrit : « *La constellation y effectuera d'après des lois exactes et autant qu'il est permis à un texte imprimé fatalement, une allure de constellation* ».

Sans doute, en jouant le hasard, Mallarmé a-t-il procédé à une entourloupe. À supposer qu'on consente à entrer dans son jeu, on ne pourra qu'avouer qu'on lui doit la plus réaliste et partant la plus magistrale représentation de l'univers qu'il nous ait été donné de connaître. Il est vrai que le succès produit par l'effort sur la page redevenue comme blanche, par la joie qu'il procure ressemble à la mort. Cette fois la mort, la vraie, a été bel et bien là.



Ce matin, plus encore que les jours précédents, je me sens partir. Une fatigue plus grande que jamais demandant que je consente à partir. Je me persuade que ma route s'arrête là. Le sonnet sur Mallarmé auquel je travaille me fait lire la préface inattendue de J.P. Sartre où il ne parvient à analyser le propos du poète qu'en prouvant que sa vie n'aura été qu'un jeu de cache-cache avec la mort. « À Tournon, à Besançon, à Avignon (où il était professeur) il a très sérieusement envisagé le suicide ». Il poursuit en indiquant dans un raisonnement parfaitement construit que pour Mallarmé « l'ordre humain s'établit contre l'être par la disparition même de l'Homme ». Cette mort le propos du poète aurait été de la vivre à la faveur de l'écriture de son œuvre entière. Que je tombe là-dessus justement ces jours-ci, ce jour même n'est-il pas une prémonition de ce qui m'attend sinon l'amorce de la mort même. La mort ? Peut-elle arriver à ce point en douceur, en si grande douceur ? Et si je l'appuyais par cette envie secrète qui me tenaille de longtemps de m'en aller ?



Sur l'autoroute entre le Mans et Angers par la merveille d'un petit mois de février lumineux, la beauté de la nature me grise absolument. Rien ne devrait être plus doux que la perspective de fondre ses os à cette terre, laquelle, de tous ses vallonnements, de tous ses ombrages, n'attend que cela. Sans doute, cette terre il me sera difficile de la quitter. Et pourtant ce sera vivre enfin pleinement le temps comme il doit l'être : à son rythme. Pourquoi faut-il que ce soit toujours contre tous que je dise que la mort n'est pas ce qu'on croit trop vite mais tout au contraire, le délire de l'abandon suprême, la folie de ne plus être ?

Longtemps j'ai pensé me représenter ce moment. Et puis j'ai compris qu'il fallait le mériter. Je veux dire faire en sorte de ne pas avoir à me reprocher quoi que ce fût d'essentiel. Je crois même pouvoir assurer que j'y suis parvenu. Non seulement cela n'a pas été difficile mais la réalisation de ce plan est devenu un jeu. C'est amusant d'être droit. À la fin on vous tient rigueur d'être irréprochable. Cela a beau isoler, cette solitude là est confortable, délicieuse même. Pour peu qu'on soit vrai, n'être que celui qu'on est grise et aide à percevoir la mesure du monde.



Grâce à l'écriture manuelle, la seule que je connaisse, j'ai la sensation de dessiner autant que d'écrire. Cela a beau opérer dans le même temps que je forge mes mots, je travaille mes courbes et contre-courbes qui tiennent leur élégance de la tenue de ma pensée. L'écriture est la flamme qui m'aide à partir en douceur. Est-ce à dire que d'avance l'écriture témoigne du bonheur de mourir ?



À la maison ces temps-ci, depuis que j'ai retrouvé ma canne de bambou je ne me lasse pas de la triturer. Elle est là depuis tantôt trente ans. De bois séché, bien sûr, elle est légèrement incurvée et j'ai fini par m'attacher à elle aussi pour le dessin qu'elle fige. Son manche est fait de cinq petits anneaux (cinq comme les cinq doigts de la main) qui très faiblement, l'un après l'autre augmentent. Cette partie là de ma canne je la tiens pour une poignée. À partir du sixième anneau la longueur s'accuse plus franchement en progression géométrique par deux séries entrelardées, l'une légèrement plus longue que l'autre. Et il me faut encore évoquer ces encoches dont mon bambou est pourvu et qui, tantôt sur une face de ses portions que j'ai dites, tantôt sur celle qui lui est opposée, loge une feuille avant son éclosion. Ce bambou qui s'est donc fait naturellement – je veux dire en obtempérant aux lois de la nature – est donc une unité de mesure d'une valeur inestimable qui requiert toute mon attention et même occasionne en moi une véritable griserie à l'idée de le posséder. N'étaie-t-il pas au grand jour la mise en forme d'un travail équivalent au produit d'un effort mental tout à fait remarquable ? Effort dont je ne justifie pas toutes les raisons mais dont on ne saurait douter qu'elles sont d'obéissance cosmique. Pour un peu, si je croyais mais ce n'est pas mon cas, elle serait une preuve incontestable de l'existence de Dieu. Mais alors comment puis-je ne pas croire ? Parce que je ne crois qu'en la beauté laquelle, en effet, confirme que dans toutes ses manifestations la Création du monde témoigne de ses calculs pour la plupart très poussés. Avec ma canne d'intérieur (je l'appelle comme cela) je chasse les feuilles mortes de la vigne vierge tombées dans le jasmin du bal-

con ou dans les branchages du tilleul qui ne sont pas loin de caresser mes fenêtres. Poète, ce sceptre c'est la nature qui me l'a donné.



Qui étaient-ils ces gens (entendons mon père et ma mère) pour m'avoir fait ou plutôt défait. Oui, défait parce que l'un comme l'autre m'ont été radicalement contraires et que je n'ai pu me bâtir qu'en prenant radicalement à contre-pied ce qu'ils furent l'un et l'autre. Pourtant, l'autodidacte que je suis s'est construit seul avec ce que j'ai hérité d'eux ; de l'un la typographie et par elle l'écriture et finalement la typoésie et la littérature, de l'autre, la musique qui, sur le tard m'a introduit à la poésie grâce à laquelle je survis. Je suis assuré que ce qui m'a structuré c'est mon travail et lui seul. Compte tenu de mon grand âge et de la fragilité qu'il engendre, je sens que déjà je ne suis plus que transparent ; que ce que j'ai écrit et qui m'a fait dans le même temps qu'il m'a fondu dans le monde comme il va, tourne et passe. Allons, cela fait du bien, vous grise même de pouvoir se dire qu'on a vécu ; vécu d'autant plus heureux de respirer que cela fut pour dire la part de beauté dont on a eu l'idée et qu'on s'est montré capable de l'exprimer. J'ai de l'infini étoilé plein les bronches. Il est exaltant d'y être perdu au point d'avoir le sentiment de n'en être plus.



À quatre-vingt un ans ma sœur jumelle est morte chez elle d'un arrêt du cœur, d'un seul souffle de moins. Dans le genre, la réussite que tout le monde ambitionne de connaître.

À Sainte-Clotilde, j'ai lu le sonnet qui la concerne extrait des *Cent Sonnets de Ker Borny*, convaincu que je tenais ferme la Basilique entière :

*Quand ma mère nous a donné même naissance
Un beau dix de juin mille neuf cent vingt six
Bien que jumeaux géméaux de même obédience
À Sophie et à moi le couple est en sursis*

*Sans doute, en dépit de sa splendeur étoilée,
La nuit aide l'amour mais n'en décide pas.
Et voilà que déjà elle s'en est mêlée
Et pour nous éloigner chacun son astre aura*

*Pourquoi ta bonne étoile est tant si peu la nôtre
Assure-t'en ma sœur je regrette le temps
Où nous ne savions pas lequel était bien l'autre*

*Ton beau nom est sagesse et jamais il ne ment
Consulte-le, Sophie, et s'écartant un voile
Enfin tous deux pourrons confondre nos étoiles*

J'ai ajouté, après un long silence, que quelques mois avant sa mort, ma sœur et moi avons retrouvé le chemin de la tendresse.



Depuis que nous sommes à Yeu, chaque jour un peu plus, je m'acclimate à la mer, la dompte d'autant plus que mes cendres y seront jetées. Il suffit que je la regarde un peu longuement pour, réduit que je suis à son grand souffle, bercé, je vive déjà de ma vie de mort.

Quand Anne a appris que je souhaitais me faire incinérer et que mes cendres soient jetées dans la mer à l'île d'Yeu, elle a répondu : « *Ah c'est très bien, puisqu'il a été*

heureux ici ». C'est donc qu'elle aura pensé que l'idée du bonheur et celle de ne plus être n'en font qu'une.

★

À bout de forces nous en avons encore. C'est toujours sur le point de ne plus le pouvoir qu'on donne le meilleur. Et si, ce meilleur, j'allais le donner en mourant ? Alors, je le rendrai au Ciel d'où il vient.

★

Je le sais, certains de mes morts m'attendent. Je connais même, et très précisément, le degré d'intensité de leur appel. Ma tante Laure est contente de me voir venir, mon frère Rémy m'espère avec impatience. Quant à Lola, jusqu'à la fin, du bout de ma plume, je ne désespère pas de gagner du moins son impatience de me revoir.

★

La fébrilité de la vie politique, singulièrement le comportement de ce vibrion de Sarkozy, entrave mon travail. J'essaie bien de tenir toute cette agitation en respect mais n'y parviens pas toujours. Pour ce faire j'use tant que je peux de la lecture ; ces jours-ci, je lis Walter Benjamin. On dirait qu'à l'approche de la mort, plus ou moins consciemment, je vise, grâce à lui, à me trouver à l'étiage. Dis moi ce que tu lis, je te dirai comment tu mourras.

★

C'est jusqu'à l'extrême fin, et même tant soit peu au-delà que Mozart vécut son *Requiem*.

langages qui ne sont déchiffrables que par eux. À cette occasion opère une activité ludique proprement naturelle, constitutive de notre nature profonde. De leur côté les adultes se divertissent de l'invention d'écritures qui n'en sont pas n'étant guère plus que le fruit d'une authentique griserie graphique. Roland Barthes est l'auteur d'une contre-écriture que lui aussi a agrémenté de signes colorés. De ces *graphies* il disait qu'elles le libéraient de l'asservissement de l'alphabet pour lui permettre d'exprimer ce que notre écriture commune s'obstinait à taire. C'est de cette écriture toute personnelle qu'il rédigeait sa correspondance avec ses amants. La longueur du manuscrit Voynich témoigne pour le travail d'un adulte mais d'un adulte demeuré un enfant, un schizophrène.

Pour autant, ce n'est pas parce que nous ne serions pas capables de déchiffrer cette écriture disons fantaisiste, qu'elle ne contiendrait pas la signification des significations, autrement dit le sens caché du monde. Ce qui, en l'occurrence a pu laisser penser qu'il s'agissait d'un manuscrit structuré porteur d'un message intellectuel de haute valeur c'est seulement qu'il date du XV^e siècle.



Dans ma petite chambre à Villeneuve-sur-Yonne, par le plus énigmatique des mois de février retrouvé, les yeux fermés à toujours plus me nourrir de ses rayons, je goûte d'un soleil qui me rend à une vie pleine en même temps qu'à une délicieuse mort anticipée.



Le gardénia : la fleur des parfums.



L'écriture a donné à Saint-Simon le *la* de la musique des sphères. Ensemble dans le coït sa femme et lui ont connu l'infini de la mort. C'est pourquoi il a voulu qu'à sa mort les deux caveaux soient joints par un anneau.



La forêt d'Oth par beau temps recèle une douceur qui parle de l'amour. Bavarde, la forêt n'est qu'amour, l'amour sous toutes ses formes, des plus riantes aux malheureuses. On en mourrait de ne pas toutes les vivre. La forêt d'Oth : une transition avec le ciel.



Je corrige plus que je n'écris. Par là j'entends que c'est aux moments où je reprends que je procède à l'essentiel. Paradoxalement je suis dans mes reprises bien plus que dans mes premiers jets. À chaque fois, et pour un instant seulement, je me dis avoir trouvé **la** formulation que je cherchais. Mais je dis bien « *à chaque fois* » car après avoir laissé reposer comme on le dit d'un vin en cours de vinification, je redécouvre une nouvelle expression qui me satisfait davantage que la dernière. Je cours après moi et je ne m'attrape provisoirement que par surprise, de loin en loin. Finalement en agissant comme je le fais ces temps-ci, en travaillant comme je travaille, je sauve ma mort (je me mets à sa hauteur, je me prépare à ne vivre d'elle que le meilleur).



Au moment même où j'évoque devant C le nom de Trump, ce répugnant personnage devenu président des

Etats-Unis j'ai sous les yeux, resté ouvert à la page 257, le journal de Klee qui parle d'un certain Dr Trumpp. Que signifient ces sortes de coïncidences qui émaillent nos vies à tous ? Valérie veut en faire son fond de commerce littéraire. Mis bout à bout tous ces *hasards objectifs* pour reprendre la formule de Breton, pourront-ils justifier une vie d'écriture ? Elle dit qu'ils parlent d'un autre monde ou plutôt, sont des signes qui, un jour, révéleront le vrai monde, l'existence d'un mode de pensée que nous avons négligé lors même qu'il devrait être le sujet de toutes nos réflexions, études et analyses propres à nous dire ce qu'est la vie dans sa raison profonde. Dubitative elle revient sans cesse à la charge avec de nouvelles preuves soi-disant indubitables que nous ne savons pas déchiffrer et par qui nous nous faisons trimballer. Je n'arrive pas à me résoudre à opter pour cette attitude. Je crois seulement que de loin en loin nous saisissons quelque chose que nous ne saisissons pas c'est vrai mais de la à croire qu'il s'agit de la vérité des vérités : non. Jusqu'à ce qu'on me prouve le contraire, quand bien même seraient-ils *objectifs* les hasards ne sont que des hasards.



Avec mes sonnets, je termine ma vie en musique. Je l'avais espéré : je l'ai réalisé. Se faisant, ce qui me comble davantage c'est que j'ai l'impression que ces poèmes m'effacent, qu'ils se perdent dans la beauté du monde. Je ne pouvais espérer d'eux davantage.



Je reçois à l'instant un appel téléphonique de Marie-Christine Lala, la philosophe, qui me dit qu'elle vient de

lire *Le Gai Savoir de la mort* et qu'elle en a été bouleversée, que ce livre lui a permis de surmonter la perte récente de son compagnon. Déjà, j'avais reçu le même message d'une autre. Il fait un temps très froid mais radieux et sa splendide lumière est comme nourrie, renforcée par cet appel. N'y aurait-il que ce que je viens d'entendre que non seulement l'écriture de ce livre, mais aussi ma vie entière s'en trouverait justifiée. Il a fallu que j'atteigne ce grand âge pour que me parvienne un tel témoignage. La transition avec la mort s'en trouve assurée.



Je ne crois qu'en Jean-Sébastien Bach. Soit, mais comment nier que cette beauté pour une large part est générée par la religion ? C'est le cas pour la musique mais aussi la peinture (Carpaccio et ses Saint Jérôme peints, aussi par beaucoup d'autres), et l'architecture pour beaucoup : les monuments bâtis par les cisterciens. Alors ? Alors, bien sûr c'est l'Art qui l'emporte sur une religion qui lui aurait soufflé la primeur. Il y aurait donc comme une OPA de Dieu sur l'Art.



Comme elle le fait chaque année au moment de Noël, la Mairie distribue aux vieux une boîte de chocolats dans un emballage festif. Je décide d'aller chercher mon dû et de le porter à un pauvre hère que j'ai repéré depuis longtemps. Lorsque je suis devant cet homme assis sur le trottoir, je suis pris de gêne à l'idée de l'aspect de cette boîte témoignant de cette période joyeuse dans laquelle nous entrons tous. N'est-ce pas une sorte d'injure que je lui fais ? J'ai retiré le bonnet de laine que je portais et lui offris mes chocolats. Il me regarda effaré et, visiblement

ne comprit rien à ce qui lui arrivait. « *Ce sont des chocolats* » fis-je. « *Des chocolats ?* » fit-il les yeux illuminés. Aussitôt il s'empara de ma main que j'avais dégantée, ma main qu'il embrassa une première et une seconde fois. Son chien à poil noir est sorti de dessous la couverture où il était tapi pour me lécher les pieds. Des passants commençaient à regarder la scène. J'en étais gêné, honteux : du haut de mon aisance j'avais profité du prétexte des fêtes de fin d'année pour, avec des pincettes, témoigner d'une sorte de compassion pour un mendiant à qui, en le quittant, je m'étais payé le luxe de lui souhaiter d'avoir du courage ! Le plus saugrenu de tout cela c'est bien que ce geste, si je ne l'avais pas accompli, je ne me le serais pas pardonné.



C'est à moi que l'on est redevable de ce fascinant et délicieux petit soleil de février. Sous forme d'épreuves corrigées, mon livre est chez l'éditeur, je suis content de la couverture que j'ai obtenue de haute lutte. Oui, j'ai mérité ma petite virée dans le 95 à la recherche de mes Ball Pentel 56. Il ne m'en restait plus que deux. Le soleil distribue sa transparence sur les hauts étages. J'aimais la façon dont mon père parlait du mois de février. C'est même la seule bonne chose que j'ai reçue de lui. Dans le froid vif mais finalement maîtrisable, il évoquait cette miraculeuse transparence en parlant de « groseille écrasée ». Cette référence toutes réflexions faites, je finissais par l'estimer justifiée. Et si Charles avait joué son rôle dans la venue de ce soleil comme pour me féliciter le jour de cette victoire sur moi-même que la publication annoncée de mes *Portraits en miroir* sanctionnait ?



Puissent ces mots de Caprograssi mettre un terme à mes *jérémiades* :

« Les affres (de ceux qui écrivent) ne sont que les intermittences de la vie de la pensée. Il y a un moment où le vent de l'inspiration nous porte et la barque avance : il y a des moments où le vent cesse. Il y a des moments et ce sont les plus tristes, les plus douloureux, où tout le travail qu'on a fait semble vide, insignifiant, banal, se fracasse, chute. Ce sont les plus pénibles. Quand on travaille avec sa tête, on est nécessairement sujet à des crises. Le travail de la pensée est ces crises ».



« Vivre pour l'effort de vivre, pour la pierre apportée à l'œuvre lointaine et mystérieuse, la seule paix possible en ce monde étant dans la joie de cet effort accompli ». Zola



Celle qui pour moi a compté davantage aura été Lola ; celle, donc, compte tenu de ma maladie, avec laquelle la relation physique n'aura pour ainsi dire par tenu de place. La douceur de notre amour à Lola et à moi, sa profondeur, son infinitude sont à ce point évidents qu'on ne peut que passer par elles pour nous définir l'un autant que l'autre. Quand, malade, étendue sur ce qui, peu à près, devait devenir son lit de mort, elle avait dit : *« Tu es le plus important »*. C'était là l'expression très exacte de ce qu'elle ressentait. J'étais pour elle ce qu'elle avait été pour moi : sa vie, son sang qui battait, ce qu'elle avait à vivre pour être qui elle était.



À force de penser le sommeil peut-on en arriver à imaginer enfin un peu plus sérieusement la mort ? Je ne sais pas. En tous les cas, de loin en loin j'essaie. Puisque le sommeil ça se pense pourquoi la mort cela ne se penserait pas aussi ? Sans doute de penser à l'un ou à l'autre ne nous fait ni dormir ni mourir. Il n'empêche dans les deux cas certaines sensations se vivent qu'il ne faut pas négliger. Je travaille ma mort et j'y gagne en acceptation. Il m'arrive même de me dire, et donc de goûter, qu'il peut être doux de mourir lorsque, comme moi, ce sera donc de grand âge, autrement dit de ma belle mort. Cette mort-là, parce qu'elle belle, est sans doute la plus douce de toutes.



Un article de Jérôme Garcin paraît dans le « *Nouvel Observateur* » d'avril 2017 sur mon *Portraits en miroir*. Il m'y taxe d'*écrivain prolifique et méconnu*. Si dans un premier temps j'en ai été blessé, j'ai fini par estimer qu'il n'y avait pas lieu et même au contraire, que c'était bel et bien là l'opinion dans laquelle moi-même je tenais mon travail. Le Robert dit du sens du mot méconnu : « *qui n'est pas reconnu, estimé à sa juste valeur* ». Et il ajoute cette citation de Montherlant : « *Il n'est pas un homme qui n'ait été jusqu'à un certain point méconnu* ».



À Villeneuve-sur-Yonne la Bibliothèque Jorge Semprun est dans la rue qui porte son nom. Cependant la plaque en est si petite qu'on peut à peine la lire surtout de sa voiture. Soit, l'hommage a été rendu au grand écri-

vain Espagnol, héros de la Résistance du pays, mais un hommage rendu de façon telle qu'on ne peut guère le savoir. C'est à croire que pour la Municipalité c'eût été de façon encore plus discrète, encore mieux. Pourquoi ? Parce que l'homme était communiste et qu'au-delà de la tombe on continue à lui en tenir rigueur. À la Mairie on a dû ne pas être si content que cela qu'il soit revenu de Buchenwald.



En France on plante des arbres pour les torturer en les réduisant en tête de chat, ou en assistant à leur lent étouffement par le lierre. Que n'instaure-t-on des tribunaux pour crimes écologiques ? Le traitement qu'on leur inflige me fait autant de peine que s'il s'agissait d'êtres vivants ce que, d'ailleurs ils sont.



Elle est belle la réponse de Picasso au soldat allemand qui, regardant Guernica, lui a demandé :

— « *C'est vous qui avez fait ça ?* »

— « *Non, répondit Picasso, c'est vous* ».

Curieux tout de même que tôt ou tard il soit toujours possible de pouvoir relever que les moments forts de nos vies déclenchent de belles formules. À croire que le langage les génère inmanquablement, les faits ne faisant que se couler dans le monde qui les attend. De là à se demander ce que nous vivons.



Ma maison repose sur le rayon de mes livres écrits. Qu'il en manque un et mon toit en est fragilisé.



Quand on disait à Lola : pourquoi n'épouses-tu pas Jérôme, elle répondait : « *un mari à la maison, Ah, non, je ne veux pas de ça chez moi* ». Si, finalement, elle y a consenti c'est qu'à l'essai j'ai tenu et la route et la halte.



Je suis allé m'asseoir sur un banc dans le délicieux petit jardin 1848 des Archives nationales. Par chance il n'est pas à la française. Autour d'un petit bassin circulaire sur des mamelons de terre sont savamment répartis de petits boqueteaux d'où émergent de délicieux lilas blancs et violets que surplombent deux gigantesques arbres soignés à souhait. Non, vraiment, que pouvais-je désirer d'autre ? J'étais là exactement à l'étiage de ce que je pouvais goûter de mieux au monde. La paix que je savourais était si pleine qu'elle coïncidait absolument avec la mort. Oui, c'était cela, d'excès de paix de bonheur même, je ne vivais plus.



Mon ami Antoine Debré quasi aveugle, se trouve parqué dans une maison de santé où ses enfants, après l'avoir chassé de son appartement et séparé de ses livres, l'ont enfermé. Mes enfants à moi ce sont mes livres, c'est de les avoir écrits, d'en écrire d'autres qui m'a conservé et conserve encore ma liberté. La visite à l'Ophtalmologiste m'a confirmé que je garde encore toute ma vision, fragile mais toujours présente. Je sais que c'est moi qui tiens les rênes. Et si, à ce régime, je ne mourrais pas ? En tous les cas mes publications récentes justifient la ral-

TABLE DES MATIÈRES

LIMINAIRE	7
I	
LE MOT DE PASSE EST POÉSIE	9
II	
L'AMOUR EST L'UNITÉ DE MESURE DE L'INFINI	77
III	
JE MEURS DE MA BELLE MORT	139
POSTFACE	
LA MORT HEUREUSE	183

DU MÊME AUTEUR

Jérômiades (tomes I, II, III), Le Seuil, 1957 ; prix Sainte-Beuve, 1962 // *Grandeur et misères d'un employé de bureau*, Gallimard, 1965 // *L'Amour a ses princes*, Gallimard, 1967 // *De l'écriture à la typographie*, Gallimard, 1967 // *La Tour*, Christian Bourgois, 1971 // *Les Écrits de Laure*, Pauvert, 1972 // *Les Jeux de l'amour et du langage*, Christian Bourgois, 10/18, 1974, rééd. Rue des Cascades, 2010 // *Du Calligramme*, Le Chêne, 1978 // *Du Chiffre* (réédition augmentée), Jacques Damase, 1982 // *Du Trait de plume aux contre-écritures*, Jacques Damase, 1983 // *Puzzle*, L'Âge d'homme, 1986 // *Pierre Leroux, inventeur du Socialisme*, Klincksieck, 1988 // *Moïse ou la preuve par l'alphabet de l'existence de Iahvé*, Jérôme Millon, 1988 // *Un Printemps à Pékin*, Calmann-Lévy, 1993 // *Typoésie*, Imprimerie nationale éditions, 1993 // *Toutes les Pommes se croquent*, Éditions des cendres, 1996 // *Le Petit Peignot*, Éditions des cendres, 1996 // *Puzzle 2* (préface de Bernard Noël), Talus d'approche, 1996 // *Petit Traité de la vignette*, Imprimerie nationale éditions, 2000 // *Je vous donne de mes nouvelles*, Éditions des cendres, 2002 // *Typoèmes*, Le Seuil, 2004 // *Histoire et art de l'écriture* (cosigné avec Marcel Cohen), Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2005 // *Broyer du bleu*, Éditions du Rocher, 2005 // *Les Cent Sonnets de Ker Borny*, Éditions des cendres, 2009 // *Le Gai Savoir de la mort*, Éditions des cendres, 2010 // *Sonnets (Deux quatrains, deux tercets et à Paris deux rives)*, Introduction de Frédéric Sojcher, Éditions de l'Amandier, 2015 // *Portraits en miroir, souvenirs*, Les Impressions Nouvelles, 2017 // *Mes paradis perdus* (préface de Bernard Noël), sonnets, L'Harmattan, 2019

Jérôme Peignot

MA PART D'INFINI

JANVIER 2021

« Non pas lire, mais dévorer les livres, en faire son souffle et son sang. Aimer, être à la hauteur de l'amour. Être grisé par la musique de Bach qui a "un goût d'éternité". Contempler la beauté d'un tilleul, d'un ciel bleu, d'un paysage de Caspar David Friedrich. Avoir vécu avec Breton, Aragon, Bataille, Barthes, Bernard Noël, mais aussi avec tant d'écrivains et philosophes morts et pourtant si vivants. Avoir connu, grâce à eux et à sa compagne, Lola, sa "part d'infini".

Jérôme Peignot a 94 ans. *Ma part d'infini* est le roman de sa vraie vie. Car il s'agit, dans ce dernier livre, de l'espérance d'une mort heureuse. Ce qui lui fait croire que sa mort sera heureuse, c'est notamment la beauté de la nature. Octobre, où "le ciel est d'un bleu très fin et le soleil radieux", où "le tilleul dans sa cour n'est plus que de l'or". Février, le plus joli mois de l'année, où il regarde le même tilleul, les branches nues, comme un dessin de Klee. "C'est la joie d'un arbre, l'hiver quasi vaincu, la mort ramenant à la vie." Jérôme Peignot est littéralement grisé – ce mot revient souvent dans son roman. Il dit : "ma part d'infini est là toute entière". Alors, que "demander de plus pour mourir" ? »

Jacques Sojcher

EAN 9782874498251

ISBN 978-2-87449-825-1

192 pages – 16 €

HARMONIA MUNDI *livre*

www.lesimpressionsnouvelles.com